

Groupe d'étude « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

14/02/2001

Im Anfang war die Tat

(2)

L'homme contrarié (suite et fin)

"Le contenu de vérité de la religion", "la vérité historique": ces formules, que nous avons rencontrées en lisant *L'avenir d'une illusion*, réapparaissent à la fin de la table des matières du tout dernier ouvrage de Freud, celui qui a été le plus controversé, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Cette histoire de grand homme, fondateur de religion, "la religion monothéiste", se confronte elle aussi à un fait d'exception, dont l'accomplissement fait rupture dans le cours du développement humain, de telle manière que rien, après, ne pût plus être comme avant. Un fait d'exception donc un fait, à tous les sens du terme, fabuleux: et l'on sait que Freud avait envisagé de sous-titrer son livre "un roman historique". C'était présupposer qu'il y a dans l'histoire, pour autant qu'on cherche à comprendre celle-ci en profondeur, sans la réduire à des déterminations générales mais au contraire en en traquant les singularités, quelque chose d'essentiellement romanesque. Or ce qu'il y a de romanesque dans l'histoire, c'est son intrication avec l'individuel : ce qui revient à poser à nouveau la vieille question du rôle des grands hommes, de leur apport personnel à l'évolution de l'humanité qui, sans eux, aurait pu être autre. Qu'est-ce que la psychanalyse a à apporter de neuf à ce sujet ? En quoi l'attention spécifique qu'elle porte à "l'homme Moïse" (*der Mann Moses*), et au type de complexe psychique dont celui-ci est porteur, éclaire-t-elle le sens de l'histoire en dévoilant ce qu'il peut y avoir en elle de romanesque ?

Ramené à ses lignes essentielles, le raisonnement développé dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* repose sur deux affirmations iconoclastes : c'est Moïse, l'homme Moïse, qui a créé le peuple juif (et avec lui, sous-entendu, la religion juive, dont l'origine est ainsi parfaitement humaine) ; et Moïse, celui qui a fait cela, n'était lui-même pas un Juif: c'était un Egyptien, étranger au peuple qu'il a créé, ce qui était précisément la condition pour qu'il le créât. Le roman de Moïse, ramené à ses composantes essentielles, se présente donc comme une histoire d'origine qui est aussi une histoire d'acte : l'histoire d'un acte créateur, dont est issu tout un système de civilisation et de culture, encore vivant pour une part aujourd'hui, même si c'est sous une forme altérée par rapport à son état primitif. Il est manifeste, la remarque en a souvent été faite, qu'en reconstituant cette histoire, qu'il reprend à ses origines, Freud lui-même commet un acte, un acte hautement symbolique qui s'apparente fort à un parricide : en ramenant Moïse à son humanité de créateur de religion et de peuple et en lui restituant son statut de citoyen d'Egypte, sous couvert de la réhabiliter, il applique à son image, cette image que Moïse avait su se faire, ce qui était consubstantiel à son acte comme l'une des conditions de sa réalisation, une opération radicale de déconstruction. Le projet de Freud est manifestement de désacraliser la relation d'événements dont l'Ancien Testament a

donné une version revue et corrigée, c'est-à-dire falsifiée : son *Homme Moïse* est une anti-Bible, qu'il a tenu à écrire tout à la fin de sa vie, comme si, sans elle, son oeuvre fût restée incomplète. Freud démolit en quelque sorte Moïse en montrant qu'il était tout autre qu'on ne croit : comme si cela était indispensable pour que lui fût rendue sa condition profane de grand homme qui a fait l'histoire en en infléchissant le mouvement par ses initiatives purement humaines. Là serait finalement l'apport de la psychanalyse à l'histoire : elle révèle que les grands hommes, qui ont dû se masquer pour pouvoir agir, n'étaient pas ce qu'on croit, c'est-à-dire ce qu'ils ont fait croire, et que c'est cela précisément qui leur a permis de jouer leur rôle de grands hommes. *L'homme Moïse* serait ainsi, entre autres, une réflexion sur le rôle du mensonge dans l'histoire, réflexion pour laquelle la psychanalyse, grande experte en mystifications, perceuse de secrets en tout genre, démolisseuse d'idoles, se trouve particulièrement armée. Comme s'il fallait que les hommes, pour être conduits là où il faut qu'ils aillent ne sachent pas ce qu'ils font, et en conséquence, en un sens absolu de l'expression, vivent dans le mensonge.

Que Moïse ait été égyptien, et non juif, ce qui lui aurait permis, en faisant des Juifs son "peuple élu", de créer de toutes pièces la judéité qui est quelque chose de parfaitement profane, une création humaine, c'est bien sûr une hypothèse dont le bien-fondé réel ne peut être prouvé, et, au fond de lui-même, Freud le savait bien (tout au long de l'ouvrage, il ne cesse d'ailleurs de présenter son raisonnement comme une "construction", dont il revendique l'entière responsabilité) : cette hypothèse est de l'ordre de ces faits qui font de l'histoire un "roman", quelque chose de trop beau pour être vrai, et d'autant plus vrai pour cela, d'une vérité dont le caractère ne peut en conséquence être simplement factuel. C'est pourquoi Freud pourrait dire comme Rousseau : "Commençons par écarter tous les faits". Ce que, pourtant, il ne fait pas: au contraire, il s'épuise à épilucher des témoignages et des documents, sachant bien pourtant que sa quête ne peut qu'être vaine, et que le problème, le vrai problème, se situe sur un tout autre plan. D'ailleurs, dans le premier des essais rassemblés dans *L'homme Moïse*, "Moïse, un Egyptien", c'est par le biais de l'analyse des mythes, et plus précisément du mythe de la naissance d'un héros, qui est un *topos* traditionnel du répertoire mythologique de l'humanité, que Freud parvient à établir l'égyptianité du personnage de son roman . Comme c'est le cas pour la plus grande partie de son oeuvre, Freud procède dans *L'homme Moïse* à l'élucidation d'un fantasme, et il le fait en se tenant au plus près de ce fantasme, qu'il considère comme étant lui-même porteur de vérité, d'une vérité qu'il faut lui arracher, ce qui n'est précisément possible que parce qu'il la détient. Cette profonde véracité du fantasme interdit de le tenir à distance : on peut soutenir que c'est en lui-même que Freud a trouvé la réalité du mythe Moïse (Il est clair qu'en essayant d'élucider le cas de Moïse, c'est son propre rapport à sa judéité, cette judéité qu'il assume sans la supporter, que Freud analyse: on est ici en pleine auto-analyse appliquée ; on pourrait même avancer qu'en écrivant *L'homme Moïse*, Freud a donné forme à son propre rêve d'être lui-même un Egyptien), comme c'est en lui-même qu'il avait trouvé le mythe du père originaire, afin de pouvoir le destituer de son statut d'idole sacrée : depuis la *Traumdeutung* en tout cas, la démarche de Freud est inséparable du travail que lui-même accomplit sur soi, travail dont elle tire sa logique propre. Pourrait être interprétée dans ce sens cette remarque faite en passant, mais riche de sens: "Nous nous hasardons à garder notre indépendance par rapport aux auteurs, à nous avancer sur nos propres traces" " (*L'homme Moïse et la religion monothéiste*, trad. fr. C. Heim, Gallimard, 1986, p. 106 ; c'est cette édition qui sera utilisée dans la suite appelée par le sigle HM). Effectivement, Freud avance sur ses propres traces, sur le modèle de ce qu'Oedipe avait pu faire en cherchant à percer le secret de ses origines .

Hypothèse pour hypothèse, pourquoi ne pas en rajouter une troisième aux deux qui ont déjà été énoncées ? C'est ce que fait Freud dans *l'homme Moïse* : ce fils d'Égyptiens qui s'est fait le père des Juifs, Moïse, son peuple l'a assassiné. Et ainsi, alors que les Égyptiens avaient éliminé Akhenaton, qui avait prétendu substituer au culte traditionnel d'Amon celui créé de toutes pièces d'Aton, ce qu'ils auraient fait pour rester de vrais Égyptiens, les Juifs, des tribus sémitiques au départ, auraient tué Moïse, qui avait réussi là où Akhenaton avait échoué, et cela pour devenir des "Juifs", au sens nouveau que Moïse avait donné à ce mot, en rebricolant à cet effet un matériel égyptien à l'origine comme la pratique de la circoncision. Freud écrit: "Moïse connut le même destin qu'Akhenaton, celui qui attend tous les despotes éclairés" (HM, p. 120). Rappelons que, selon Freud, la religion d'Akhenaton, elle-même inspirée de cultes orientaux comme celui d'Adonaï, aurait été le modèle de tous les monothéismes ultérieurs, et que Moïse, lui-même familier du pharaon et qui se serait en réalité appelé Thothmès, aurait eu l'idée de donner cette religion à des peuplades étrangères d'origine sémitique, une religion nouvelle ayant en quelque sorte besoin d'un nouveau peuple pour s'imposer, ce qu'Akhenaton n'avait pas compris, d'où l'échec de sa tentative. D'après Freud, Akhenaton aurait été de tempérament trop méditatif, la tête dans les nuages de la religion, pour réussir, alors que Moïse, lui, était un véritable homme d'action, un conducteur de peuples, un "politique".

En assassinant Moïse, le peuple juif scellait son statut de peuple, de vrai peuple, c'est-à-dire de peuple des origines parce qu'il a lui-même une origine, par ce crime barbare, qui paraît répéter celui accompli au cours la préhistoire de l'humanité qui avait été raconté dans cet autre "roman historique" qu'est *Totem et Tabou*. Et ainsi, à nouveau, comme si l'histoire n'était que la répétition de cette formule, dont le retour la plonge en plein roman, *Im Anfang war die Tat*, au commencement était l'acte, et toujours le même genre d'acte, indéfiniment recommencé, qui se trouve à l'origine de chaque peuple, l'acte le pire de tous, le crime par excellence qu'est le parricide. De cet acte, le grand homme n'est pas l'initiateur mais la victime : l'histoire tue ses grands hommes, ses "pères" et elle les mange, comme s'il lui fallait absorber leur substance, dont elle se repaît, pour édifier son ordre ou pour conforter ses mythes, sur fond de culpabilité partagée, comme si les hommes n'avaient pu tirer une forte incitation à progresser que du fait d'avoir quelque chose de grave à se reprocher.

Pourquoi les Juifs, institués tels par Moïse, auraient-ils mis à mort leur législateur ? Parce que la nouveauté que celui-ci prétendait leur imposer par la contrainte leur était, sur le moment, insupportable : "Pas plus que les Égyptiens de la 18^e dynastie /ceux du temps d'Akhenaton /, le peuple de Moïse n'était en mesure de supporter une religion aussi hautement spiritualisée / que le monothéisme/. Il se produisit la même chose dans les deux cas : les individus mis sous tutelle et privés (l'ancienne traduction par A. Berman donnait ici: "les asservis, les désavantagés". Il s'agit d'une révolte d'esclaves) se soulevèrent et rejetèrent le poids de la religion qu'on leur imposait. Mais alors que les dociles Égyptiens attendirent jusqu'à ce que le destin eût éliminé la personne sacrée du pharaon, les sauvages Sémites prirent leur destin entre leurs mains et écartèrent le tyran" (HM, p. 120-121) . L'évocation des "sauvages Sémites", qui, sans même y réfléchir, ont tiré de leur sauvagerie le courage de passer à l'acte, n'est pas sans rappeler celle des frères unis dans le parricide dont parlait *Totem et Tabou*. Dans la version que Freud en donne, l'histoire ne dit pas si les Juifs parricides ont ensuite consommé rituellement les restes de leur chef assassiné pour s'assimiler sa puissance en se la répartissant entre eux. Est seulement précisé au sujet de cette révolte spontanée: "Il vint alors un temps où l'on regretta le meurtre de Moïse et où on chercha à l'oublier" (HM, p. 121). Vint en quelque sorte le temps de la réflexion, où les Juifs, épouvantés, traumatisés, se rendirent compte de l'énormité de ce qu'ils avaient fait, et entreprirent le travail destiné à

l'éliminer de leur mémoire consciente, donc à le refouler en exploitant à cet effet l'élaboration mythologique. Et, ajoute Freud, c'est de la force de ce refoulement, de l'énergie mise à l'effectuer, que le peuple juif a tiré la condition ultérieure de sa survie, transfigurée par l'intermédiaire de prophètes en fantasme de perpétuité, ce qu'il commente ainsi: "Car c'est un grand honneur pour le peuple juif que d'avoir su maintenir une telle tradition et produire des hommes qui lui prêtèrent une voix, même s'ils y furent incités de l'extérieur, par un grand homme étranger" (HM, p. 126). Tellement étranger en effet, qu'il avait fallu s'en débarrasser.

Bien que portant sur des époques et des événements fort différents, les thèses soutenues dans *Totem et Tabou* et dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* font donc plus que se recouper, elles sont apparentées sur le fond. Dans la seconde Préface au troisième essai de *L'homme Moïse*, rédigée à Londres en 1938, Freud résume de la façon suivante l'idée qui leur est commune: "Les phénomènes religieux ne sont accessibles à notre compréhension que d'après le modèle des symptômes névrotiques bien connus de l'individu, en tant que retour de processus importants, depuis longtemps oubliés, ayant eu lieu au cours de l'histoire primitive de la famille humaine; ils doivent leur caractère contraignant à cette origine même et donc ils agissent sur les êtres humains en vertu de leur contenu de vérité historique" (HM, p. 137). Historique est ici souligné dans le texte, comme si, par cette surcharge typographique, Freud, qui ainsi les signale volontairement ou à son insu, voulait lever les doutes très sérieux qu'il ne peut manquer d'éprouver au sujet du caractère réellement historique de cette vérité, qui, on l'a vu, est avant tout "vraie" au sens de la fable, c'est-à-dire du type très particulier de vérité qu'une fable peut véhiculer. Et, immédiatement, il ajoute que c'est surtout son hypothèse au sujet des origines historiques du mosaïsme, hypothèse qu'il compare à "une danseuse qui fait des pointes", qui lui paraît aventurée, ce qui suggère *a contrario* qu'à ses yeux celle concernant le festin totémique qui a rassemblé les premiers hommes de l'histoire est devenue moins douteuse.

La référence de plus en plus lancinante à l'histoire revient ici comme une incantation, dont l'effet recherché est de la faire venir à l'appui des constructions avancées sur des bases qui, finalement, se révèlent purement psychologiques. Ce besoin d'histoire confirme donc que le problème étudié dans *L'homme Moïse* est aussi le même que celui qui donnait son objet à *L'avenir d'une illusion*. Il s'agit de comprendre comment une évolution religieuse du type de celle ayant conduit du polythéisme au monothéisme, ce qui suppose une véritable rupture sur le plan des attitudes de pensée, - on pourrait presque dire qu'à cette occasion le mot "religion" change de sens -, s'explique, non par des motivations intellectuelles, mais par des causes en dernière instance émotionnelles et pulsionnelles. Et c'est précisément parce que les vraies causes de cette évolution sont à chercher du côté du destin des pulsions qu'il a fallu un acte, un acte radical, pour infléchir le mouvement de celles-ci, en vue de les réorienter dans le sens qui commandât le choix d'une toute nouvelle vision du monde. Si les Juifs ont finalement donné un contenu réel à ce que le pharaon Akhenaton s'était contenté de rêver, c'est parce qu'il se sont installés par rapport à leur père fondateur dans une relation ambivalente d'amour/haine, qui les a conduits d'abord à le rejeter, - c'est le moment de l'acte -, puis, après une période de latence (durant cette période de latence, à laquelle Freud assigne le temps de deux ou trois générations, les sauvages Sémites se seraient consacrés, jusqu'à leur exil à Cadès où ils ont scellé leur pacte définitif, au culte du cruel Yahvé, une sorte de dieu Baal, qui, selon Freud, n'a rien à voir avec le pacifique Aton, modèle du culte mosaïque: le récit biblique serait une reconstruction tardive, une "élaboration secondaire", qui tente de masquer cette contradiction à travers la réalisation d'une formation de compromis), à le sanctifier, - c'est le moment de la réflexion: Freud impute cette réflexion à la responsabilité des Lévites, héritiers des proches de Moïse, donc comme lui des Egyptiens, qui, après sa disparition,

auraient entretenu sa tradition. il a fallu que d'abord, emportés par un mouvement aveugle, ils agissent pour que ensuite, regrettant leur acte, et cherchant à en effacer jusqu'à la mémoire, ils se fassent les héritiers fidèles de leur héros sacrifié. Ceci, cette épopée des origines, est manifestement une histoire : mais est-ce de l'histoire ? On peut raisonnablement se poser la question.

Qu'est-ce qui permet de reconnaître à cette histoire, en dépit de son caractère fabuleux, un contenu de vérité ? C'est le rapport étroit qu'elle est censée entretenir avec ce que Freud appelle une "psychologie des masses" (HM, p. 151, p. 158, p. 185, etc.), telle que celle-ci est inscrite dans la "vie psychique d'un peuple" (HM, p. 155). Cette psychologie, il se la représente, là est le pari théorique de fond sur lequel repose la démarche de la psychanalyse appliquée, comme "analogue" (le développement de *L'homme Moïse* qui commence p. 158 est intitulé "L'analogie"; dans un sens voisin, *Totem et Tabou* avait parlé de "concordances") à celle qui explique le psychisme individuel sur le plan de sa structure et de ses événements, dont le révélateur privilégié est fourni par la genèse des névroses. Cette genèse dépend de l'apparition de traumatismes dans les premiers moments du développement de l'individu. Pour désigner cette période, qui est celle de la petite enfance, Freud use du terme *Urgeschichte* (HM, p. 159). Cette *Urgeschichte* aurait son équivalent sur le plan du développement de l'espèce, et représenterait la survivance de "temps primitifs" où, avant l'homme tel que nous le connaissons, aurait existé une espèce animale (caractérisée en particulier par le fait qu'elle atteignait sa maturité sexuelle à l'âge de cinq ans) dont l'homme proprement dit est le descendant et dont il a conservé inscrite en lui la mémoire biologique (HM, p. 162). Les traumatismes en question doivent être vécus par toutes les personnes sans exception mais les névrosés y réagissent de façon particulière parce qu'ils n'ont pu faire l'objet d'une "liquidation normale" (HM, p. 159; comment une "liquidation" peut-elle être "normale" ? Ce n'est pas précisé). Ces traumatismes, qui sont étroitement liés à la vie familiale, ont une origine sexuelle et correspondent à un stade où la mise en oeuvre des impulsions sexuelles est inséparable de l'agressivité. Les réactions qu'ils provoquent sont de deux ordres : les unes consistent en des réadaptations du comportement dont les effets peuvent être considérés comme positifs puisqu'ils correspondent à la construction d'un mode de vie qui rend tolérable d'avoir fait l'expérience du traumatisme; les autres, purement négatives, consistent à mettre en place un système de défense éliminant toute trace mnésique du traumatisme par des procédures de refoulement appropriées. Là se trouve la clé de l'ambivalence affective : par la dualité de ces réactions, le traumatisme a été à la fois fixé et écarté. Les phénomènes affectifs qui peuvent être analysés de cette manière sont, précise Freud, des phénomènes de contrainte, qui restent inaccessibles à la pensée logique et à la manière dont celle-ci se représente les exigences du monde extérieur: "Ils sont en quelque sorte un Etat dans l'Etat" (HM, p. 164), c'est-à-dire que, sans communiquer avec eux, ils coexistent avec d'autres phénomènes psychiques, et constituent à l'intérieur de l'ordre mental, et dans la partie précocement retranchée de celui-ci, une sorte de corps étranger, autonome, qui mène sa vie propre en dehors des incitations de la conscience.

Le propos de Freud est donc d'appliquer à l'histoire cette analyse, dont il rappelle brièvement le schéma d'ensemble, et en conséquence à "admettre que dans la vie de l'espèce humaine il s'est produit des processus analogues à ceux qui ont lieu dans la vie des individus. Donc, qu'il y a eu là aussi des processus à contenu sexuel-agressif, qui ont laissé des conséquences durables mais furent le plus souvent objets de défense, tombèrent dans l'oubli ; qui ont produit leur effet plus tard après une longue latence et qui ont créé des phénomènes analogues aux symptômes dans leur structure et leur tendance" (HM, p. 170). Ayant ainsi posé le principe de cette mise en correspondance, Freud écrit aussitôt : "Nous croyons pouvoir

deviner ces processus et voulons montrer que leurs conséquences, qui ressemblent à des symptômes, sont les phénomènes religieux" (id.). "Nous croyons pouvoir deviner ces processus" : cette étonnante formule, qui conjoint l'orgueil de la découverte et la réserve prudente à laquelle se condamne l'analogiste, est symptomatique du dilemme dans lequel la psychanalyse appliquée s'enferme en installant ses assertions sur le double plan de la construction hypothétique et de la vérité historique, une vérité historique que la manière dont elle a été révélée, ou plutôt comme Freud le dit lui-même "devinée", condamne à rester jusqu'au bout postulée, au sens où un postulat est quelque chose qu'on a besoin d'admettre, mais sans pouvoir le démontrer. L'analogie dont elle dépend débouche en effet davantage sur la position d'un problème que sur sa résolution effective : et, de fait, ceci expliquerait que, plutôt qu'elle n'a entraîné la conviction, la théorie de Freud a suscité des interrogations, ce qui était le vrai rôle qu'elle avait à jouer. Ce problème peut être formulé de la manière suivante : n'y aurait-il pas à l'origine du sentiment religieux un traumatisme affectif éprouvé collectivement par tout un peuple, suite à un acte accompli impulsivement ? Mais que pourrait-être un tel acte, si ce n'est un crime dont tous les membres de la collectivité se sentiraient complices ? N'est-ce pas la meilleure réponse possible à la question posée ? Cette réponse ne doit-elle pas en conséquence être tenue comme étant la bonne, celle qui correspond le mieux à la réalité des faits, donc à la vérité historique ?

Parvenu à ce point de son raisonnement, Freud cite l'histoire déjà racontée dans *Totem et Tabou*, qui remonte aux époques les plus lointaines du développement humain. Il apporte alors cette précision capitale : "Cette histoire est racontée selon une condensation très poussée, comme si ce qui s'est en réalité étendu sur des millénaires et s'est répété un nombre incalculable de fois durant ce long laps de temps s'était produit une seule fois" (HM, p. 171). Ainsi, au commencement étaient des milliers et des milliers d'actes dont le mythe effectue la condensation en un seul acte exemplaire qui en concentre tout le poids de réalité: la réalité historique, c'est le processus complexe dont "l'acte", cet acte qui est aussi tant d'actes, délivre la vérité en en donnant une version simplifiée, qui doit bien correspondre à quelque chose dans la réalité, sans que cela veuille dire pour autant que l'acte a effectivement eu lieu dans la forme où le mythe le représente. C'est ainsi que, "le père", c'est la figure immémoriale dans laquelle l'existence de tous les pères, avec leur puissance d'interdire et de castrer, qui remonte à la nuit des temps, se trouve confondue. Cette fusion est précisément caractéristique de ce phénomène mental d'un type très particulier qu'est la religion, dont on peut dire que, quelles que soient ses formes, elle reste toujours tendanciellement "monothéiste", dans la mesure où sa fonction principale est d'opérer cette réunion du multiple en un dont la première figure historique a dû être le totem des hommes préhistoriques. De ce totem sont ensuite sortis tous les autres dieux. Au fond, Moïse n'a fait que répéter sur sa propre personne l'acte primordial dont l'image concentrait déjà en elle des milliers et des milliers d'actes.

L'acte qu'évoque la formule *Im Anfang war die Tat* est donc un résumé d'actes. C'est pourquoi, pris en lui-même, cet acte correspond à une réalité davantage mentale que factuelle. L'histoire qui en constitue la répétition est l'histoire telle que les hommes la font et la refont dans leur tête en se la représentant, ce pour quoi ils ont besoin de la médiation du mythe, c'est-à-dire de la religion. Rappelons que *L'avenir d'une illusion* pose la question de savoir si le moment n'est pas venu d'éliminer le recours à cette médiation devenue inutile. La psychanalyse aurait précisément pour destination de procéder à cette élimination. Elle serait ainsi l'anti-religion, la religion offrant de son côté un concentré de toutes les pathologies de l'esprit humain

Or ce mythe dit quelque chose qui, sur le fond, est vrai: à savoir que la façon dont les hommes vivent mentalement leur histoire est structurée par le rapport qu'ils entretiennent avec une image paternelle, élaborée à partir d'un matériau dont l'origine est affective, et dont la toute première signification est la nécessité d'une restriction pulsionnelle, restriction dont l'histoire constitue le déploiement, l'extension à l'ensemble de l'espèce humaine. C'est pourquoi, explique Freud (HM, p. 177-178), Paul de Tarse, le vrai fondateur du christianisme dont il a été le Moïse, a eu raison de mettre au commencement de toute cette histoire ce qu'il a le premier nommé le "péché originel", une faute extrême commise à l'égard de l'image paternelle, faute qui ne pouvait être qu'un crime inexpiable dont le souvenir lancinant devait à tout prix être écarté : ce qui revenait à placer toute l'histoire humaine sous le signe de la révolte, de la punition, de la peur et de la mort. Peut-on dire alors que le christianisme, qui a substitué au rêve d'élection des Juifs son propre rêve de rédemption, en offrant son Christ, image du fils, en sacrifice pour le rachat de tous les péchés humains, a approché de plus près la vérité de l'histoire ? Freud ne le pense pas, et il présente même ce passage de la religion du père qu'était le judaïsme à une religion du fils (et accessoirement de la mère) qu'est le christianisme comme une régression, une édulcoration sur le plan culturel et comme une sorte de retour à la barbarie des temps primitifs: le vrai monothéisme, c'est le judaïsme égyptien de Moïse (HM, p. 180). La mise à mort du fils reproduit, en vue de l'expiation, la mort du père en en altérant, dans la forme d'une dénégation, la signification que l'épisode mosaïque avait maintenue intacte. L'antisémitisme, dont Freud propose au passage son explication, aurait ainsi sa cause dans le refus d'admettre cette régression dont la permanence du peuple juif, son refus de s'effacer de la scène de l'histoire, constitue en quelque sorte la preuve vivante, insupportable aux chrétiens.

On comprend mieux alors ce qu'il faut entendre par "psychologie des masses". Il s'agit de formes de structuration ou de modèles d'organisation du psychisme qui se retrouvent identiquement chez l'individu et dans l'espèce. C'est ainsi que l'un et l'autre se révèlent porteurs de "traces mnésiques inconscientes" (HM, p. 188), qui expliquent la répétition de certains types d'actes élevés au statut de symboles. Ces types se retrouvent identiquement chez l'individu et dans l'espèce parce qu'ils correspondent à un héritage archaïque déposé dès l'époque de sa première formation dans la symbolique du langage dont l'un et l'autre sont les détenteurs (HM, p. 194, p. 238): c'est ce qui explique que l'individu soit amené à revivre pour son propre compte des actes qui, en fait, ont été accomplis par d'autres, et même n'ont besoin pour être ainsi revécus d'avoir été accomplis par personne en particulier ce qui les prédestine à être assumés collectivement. C'est ainsi par exemple que le mythe du péché originel conduit à se sentir coupable pour un mal qu'on n'a pas fait. Même si on n'a soi-même rien fait de mal, on est potentiellement porteur de la faute .

Pour rendre compte de cette interpénétration des traits propres à l'individu et à l'espèce Freud recourt à la notion d'"instinct" (HM, p. 197). Comme toutes les autres espèces animales, l'homme disposerait d'un instinct générique dont la marque distinctive est l'inéluctabilité de la restriction pulsionnelle, liée à la représentation refoulée d'un acte originel profondément culpabilisant : en somme il y aurait une disposition humaine instinctive à se retourner contre le principe de l'instinct qui est précisément la pulsion; c'est à cet instinct que Freud donne par ailleurs le nom d'instinct de mort, sans lequel l'avènement de l'ordre humain serait tout simplement incompréhensible.

En particulier, sans l'existence d'un tel instinct, le phénomène religieux, dit Freud, ne pourrait être expliqué. Les causes de ce phénomène ne sont à rechercher ni du côté de l'ordre des idées ni de celui de l'ordre des choses, car les croyances de la religion n'ont d'appui ni dans la

réalité existante ni dans la pensée. Elles ne peuvent se trouver que tout au fond de nous-mêmes, dans la disposition à tirer satisfaction du fait de ne pas satisfaire certains désirs, donc de respecter des interdits, disposition manifestement contre nature dont est issu tout un système d'autorité qui a pour forme originelle la relation que l'enfant entretient vis-à-vis de son père tout-puissant, à la fois terrible et bien-aimé. Lorsque Freud parle de "vérité historique", c'est à cela qu'il pense et à rien d'autre: il y a une vérité historique de cette profonde illusion qu'est la religion dans la mesure où le fait de comprendre cette illusion permet de restituer à l'humanité le souvenir refoulé de ses origines, de sa propre "enfance", cet état dans lequel se sont formées ses toutes premières impressions, associées au culte ambivalent de la puissance paternelle, dans des conditions qui ont rendu celles-ci indestructibles, même si leur prise en considération consciente soulève d'énormes résistances.

Et ainsi, revenons y encore une fois, *Im Anfang war die Tat*. Au commencement, pour l'humanité, et pour chaque homme en particulier, il y eut un acte, un certain type d'acte dont devait ensuite dériver une toute nouvelle manière de voir le monde et de s'y diriger en substituant au principe naturel de la puissance le principe artificiel de l'autorité. Cet acte, effectué de manière quasi somnambulique, et qui était un acte de violence, a dû avoir des motivations purement pulsionnelles, donc naturelles, dont les conséquences ont été néanmoins une rupture dans la continuité de l'ordre naturel : c'est pourquoi il a été originel, et a donné naissance à une histoire qui, dans la forme propre à une évolution, en a effectué la répétition, le retour. Sa puissance incitative, il l'a tirée du fait d'avoir bravé un très grave interdit, ce qui le rendait fortement blâmable : d'où la nécessité de l'oublier. Il n'a pu être effectué qu'une seule fois, de manière telle que tous fussent simultanément impliqués dans son accomplissement. Son accomplissement est mental et consiste en un mode permanent de structuration psychique dont le ressort ultime est l'ambivalence affective. C'est cette ambivalence affective qui a permis la mise en place de l'ordre de la culture qui fait ne pas vouloir ce qu'on veut et vouloir ce qu'on ne veut pas, bref vivre en homme, sur fond de cet héritage immémorial qui s'est transmis à tous les membres de l'espèce humaine dont il définit une fois pour toutes la cohésion. Au commencement était cet acte dans lequel la capacité à agir propre à l'humanité s'est à la fois accumulée et dépensée, comme consumée, l'acte fatal ayant en quelque sorte bloqué toute possibilité ultérieure d'action. En prenant conscience de cet acte et du type de réalité auquel il correspond, on fait en quelque sorte le tour de l'homme : en même temps qu'il commence l'histoire, il la finit, en ce sens qu'il en épuise d'un seul coup toutes les potentialités. Cet acte, qui a cumulé les caractères de l'ouverture et de la fermeture, a fait l'homme, sans qu'on puisse dire à proprement parler que l'homme l'a fait au sens d'un comportement dirigé en conscience. Acte humain et inhumain, à l'image des dieux qui en ont conservé le souvenir en le déformant. Acte indéfiniment reproduit dont on ne sort pas, auquel nul ne saurait échapper, qui offre ainsi l'allure d'une fatalité. Acte mythique dont le mythe paraît en conséquence l'expression la mieux appropriée. Acte immémorial, innombrable, perpétuel, irréversible, unanime. L'acte par excellence. L'acte.

Copyright Pierre Macherey